La figuration de la nuit comme espace parallèle de pensées et de projections humaines

Une analyse géocritique de la cellule et de la chambre

Gérard-Marie MESSINA(1), Stéphane Dany MINKO(2)

(1) FALSH-Université de Yaoundé I, Cameroun,
(2) FALSH-Université de Yaoundé I, Cameroun

Résumé : la sémiosphère de la nuit fonctionne sur la base d'un certain nombre de symboles et de repères intégrant les dimensions céleste, terrestre et souterraine de la vie. Elle constitue en même temps, dans ses rapports avec le jour, une espèce de socle des oppositions binaires justifiant le manichéisme qui sous-tendrait la logique de la nature où le bien s'oppose au mal, l'homme à la femme, le Nord au Sud, la vie à la mort, etc. La nuit est lue et interprétée dans le présent travail comme un espace, une architecture spatiale parallèle de pensées et de projections de l'humain dans une interminable exploration du sens et du non-sens des choses de l'univers. Le recours à la géocritique de Bertrand Whestphal, pour une lecture efficace du corpus mobilisé, notamment Bleu Blanc Rouge, d'Alain Mabanckou, et Le Retour de Yembi de Pierre-Claver Ilboudo, permet de considérer la nuit non pas comme un temps ou un moment, mais plutôt comme un espace, et/ou un temps-espace, dans la perspective de la construction d'une chronotopie de la renaissance, de la réinvention de l'Homme, pour sa libération définitive des prisons de l'injustice de la société.

Mots-clés : nuit, espace, temps, géocritique, renaissance, réinvention de l'homme.

1 Introduction

La perception physique et spirituelle de la nuit fait de cette *chronotopie* majeure un mystère, une donnée spatio-temporelle difficile à cerner. Elle fait appel au repos pour certains ; mais pour d'autres, elle ne représente plus seulement ce moment de calme, mais un espace parallèle de vie, de réflexions et de projections multiples. Entre sommeil et nouveau réveil, la nuit est un espace d'expression et de manifestation

des envies, des besoins et des rêves des individus. L'on peut attendre la nuit pour revivre les grands moments de la journée, couché dans son lit. La nuit peut aussi être utilisée comme un cadre d'expression prioritaire du pouvoir spirituel. C'est aussi pour beaucoup de personnes, le lieu des illusions de victoires à venir et de désillusions face aux échecs expérimentés au cours d'un itinéraire géographique.

La présente réflexion se veut une analyse autour de la symbolique de la nuit dans la littérature. Le prétexte est l'étude de ce phénomène dans deux cadres, deux unités spatiales closes, principalement : la cellule et la chambre. À ces deux cadres s'ajouteront des espaces un peu plus ouverts, notamment les lieux de regroupements populaires et les quartiers résidentiels. Les textes d'Alain Mabanckou et de Pierre-Claver Ilboudo, deux auteurs africains de la nouvelle génération[1], serviront de source d'inspiration. Cette réflexion propose une lecture qui s'écarte de l'idée traditionnelle faisant de la nuit un moment ou encore une période. C'est au contraire un espace rempli de significations à la fois sur le plan physique/visible et sur le plan spirituel. Le fait est qu'en Afrique, rien n'existe sans symbolique et sans renvoyer à une source de connaissances et de ressourcement pour les communautés humaines. La lecture est celle des romans *Bleu Blanc Rouge*[2] et *Le Retour de Yembi*[3]. Il est question dans ce corpus choisi de deux migrants qui utilisent la nuit comme espace et moyen d'évasion. Pour les deux protagonistes mis en scène dans cette analyse, la nuit ne signifie plus seulement une dimension de l'obscurité, les ténèbres ; mais bien plus, c'est un espace-symbole du repli sur soi, dans la perspective du rebondissement personnel et de la quête sociale de l'individu.

La géocritique[4] se veut une approche géocentrée, c'est-à-dire qu'« elle place le lieu au centre des débats » et l'intérêt du géocriticien est porté non pas sur les auteurs et leur rapport à tel ou tel lieu, mais sur le lieu lui-même tel qu'il apparaît, tel qu'il est représenté dans différents domaines artistiques (littérature, photographie, peinture, cinéma…). L'approche analytique et discursive dans cette lecture aborde un volet mythique, imagologique et mystique d'un tout autre espace généralement considéré comme moment et non comme un espace, dans le sens géographique du terme : la nuit. Cet article vise à mettre en relief la nuit dans un contexte du lieu-réversal. Dans une perspective géocritique[5], l'analyse se propose d'aborder tout d'abord la géographie temporelle de la nuit, et ensuite de saisir une architecture spatiale parallèle de vie et de renaissance.

2 La géographie temporelle de la nuit

En matière de consécration de l'espace, le lieu n'est jamais « choisi » par l'homme ; il se révèle à lui ; il est simplement « découvert »[6] par lui. En d'autres termes, l'espace sacré

[1] Le terme « nouvelle génération » fait référence aux auteurs africains appartenant à la période des années 1990 à celles des années 2000.

[2] Alain Mabanckou, *Bleu Blanc Rouge*, Paris, Présence Africaine, 1998.

[3] Pierre-Claver Ilboudo, *Le Retour de Yembi*, Yaoundé, CLÉ, 1994.

[4] Bertrand Westphal, *La Géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, 2007, p. 185.

[5] Celle de Bertrand Westphal (2007), en rapport avec l'étude faite autour de la nuit par Maurice Blanchot dans *L'espace littéraire* (1955).

[6] Van der Leeuw, *Phänomenologie der Religion*, p. 375, cité par Mircea Eliade, in *Traité d'histoire des religions*, Paris, p. 312.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

se révèle à l'homme sous une espèce ou sous une forme. Mircea Eliade[7] pose que ladite « révélation » ne se produit pas nécessairement par le biais des formes hiérophaniques directes telles que cet espace lui-même, cette source ou cet arbre directement appréhendé. Il arrive qu'elle s'obtienne au moyen d'une technique traditionnelle découlant d'un système cosmologique et fondée sur lui. L'*orientatio* est présenté comme un des procédés employés pour « découvrir » les emplacements, les espaces. La géographie temporelle de la nuit dévoile cette chronotopie comme se révélant à l'homme.

La nuit est généralement perçue comme lieu de silence et d'inaction. Dans cette analyse *a contrario,* le parcours des personnages mis en honneur fait état d'une lecture et d'une nouvelle perception de la nuit non plus simplement en tant que moment ou période de calme, mais comme un espace, une géographie spatiale à saisir, à ausculter pour en dégager la matérialité signifiante. Il se lit ainsi une tentative de figuration de la nuit à la fois temps et espace : une géographie temporelle. Avec les protagonistes des romans *Bleu Blanc Rouge* et *Le Retour de Yembi*, la nuit revêt une dimension spatiale de réflexions, d'angoisse et d'anxiété importante. C'est aussi un espace d'enfermement, de quête d'espérance et d'intimité ; un espace de maturation de la rancune, de la rébellion, et des règlements de compte érotique et mystique.

Pour Massala-Massala, personnage central du premier roman, la prison, et particulièrement la cellule, se présente comme ce cadre dans lequel se manifeste l'influence spatiale de la nuit. Pour Yembi, l'émigré du roman éponyme, l'espace de la nuit est perçu dans un environnement de vie normale, dans une maison, dans une chambre.

2.1 Une dimension spatiale de réflexions, d'angoisse et d'anxiété

Autant les murailles d'une cité avant d'être des ouvrages militaires sont une défense magique dans ce sens qu'elles réservent, au milieu d'un espace chaotique, peuplé de démons et de larves, une enclave, un espace organisé, « cosmisé », c'est-à-dire pourvu d'un « centre »[8], autant il serait convenable de considérer la maison d'arrêt comme un lieu d'enfermement du mal pour en éviter l'expansion ; pour en prévenir la contamination sociale. La prison symboliserait ainsi l'enfermement du mal dans l'espace de la nuit.

Pour Massala-Massala, la maison d'arrêt de la Seine-Saint-Denis est un lieu correctionnel. C'est dans cet environnement qu'il reçoit la sentence de son rapatriement au Congo-Brazzaville. Par ce verdict de retour forcé, il voit s'évanouir toutes ses ambitions de bonheur et de prospérité en terre française, le lieu par excellence d'accès à la prospérité durable. L'intrigue met alors en scène une vie dans la nuit, source d'angoisse et de torture du protagoniste. Il doute, étant encore en prison, de l'accueil qui lui sera réservé au pays. Il apparaît dès lors la peinture d'une tension psychologique chez le personnage contraint d'abandonner son aventure française. La cellule dans laquelle il se retrouve est un espace aux caractéristiques inhumaines. Le personnage compare la prison en question à un désert où le désespoir est de plus en plus grand :

[7] *Idem*, p. 312.
[8] Mircea Eliade, *Op. cit.,* p. 313.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

> *La prison fut une traversée du désert, celle qui me mit en face de mes responsabilités. Celle qui me montra que le destin était une ligne brisée, un terrain émaillé de bancs de sable qui empêchent la marche. La France était celle-là. Celle de la nuit. La nuit des pensées. La nuit des vagabondages. La nuit des murs* (Mabanckou, 1998 : 215).

Le protagoniste insiste sur le mot « nuit ». La désignation anaphorique de ce vocable montre la violence psychologique de cet espace. La nuit n'est pas un moment pour Massala-Massala. C'est une chronotopie majeure, un « espace-temporel » (Westphal, 2007) qui modifie la perception du milieu d'évolution du personnage. La nuit est le lieu du statique, de l'immobilité, de l'irréductibilité, c'est une prison.

L'espace carcéral se manifeste doublement chez Massala-Massala. Il est physique et psychologique. La nuit est le point focal du passé revu au présent et projeté dans l'avenir incertain vers lequel se dirige l'individu. Cette structure de la nuit donne lieu à un mouvement : celui de l'angoisse et de l'anxiété, celui aussi de la torture psychologique.

La nuit est un espace d'aventure du protagoniste. Dans sa cellule par exemple, Massala-Massala ne sait pas s'il est seul ou s'il a des voisins, des co-détenus qui seraient là pour les mêmes raisons :

> *Ai-je des voisins d'infortune dans les pièces attenantes, aucun indice ne m'incite à le croire. Ou à ne pas le croire. S'ils sont là, y sont-ils pour une cause identique à la mienne, ou du moins connexe ? Avions-nous été également voisins en Seine-Saint-Denis ou venaient-ils d'autres endroits de la région parisienne ? Aucune information. Le mur total ; la nuit* (Mabanckou, 1998 : 124).

La nuit permet à Massala-Massala de fermer les yeux afin de mieux sonder son intérieur, son passé. L'expérience du détenu est proprement nocturne ; c'est celle de l'espace où tout a disparu, où le « silence assourdissant » prend le dessus sur le personnage. La nuit consacre le scénario de la fin de la journée. Elle représente l'unité minimale la plus significativement pertinente de renouvellement ou de régénération du temps. La morphologie des scénarios rituels périodiques charrie une extraordinaire richesse symbolique avec des implications sociales d'une grande importance. La tombée de la nuit correspond alors à l'abolition du temps écoulé en journée. Elle détruit par la même occasion la totalité du temps passé en journée. Dans des conditions difficiles de détention dans une maison d'arrêt par exemple, la suppression du temps écoulé dans la journée est une victoire. Cette suppression de la journée symbolise l'extinction des feux et équivaut à l'instauration des « ténèbres », et de « la nuit cosmique » dans laquelle toutes les formes perdent leurs contours et se confondent. Sur le plan cosmologique, les ténèbres sont identiques au chaos, comme le rallumage du feu symbolise la création, la restauration des formes et des limites[9].

[9] Mircea Eliade, *Op. cit.,* p. 314-315.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

Comme le démontre Maurice Blanchot[10], la nuit est une construction du jour. C'est le jour à venir qui fait l'espace nocturne en ce sens que toute projection se fait dans la nuit, au cours d'une réflexion, d'une méditation et se prolonge le jour. La nuit ne parle que du jour, elle en est le pressentiment, elle en est la réserve et la profondeur, tout finit, c'est pourquoi il y a le jour. Le jour est lié à la nuit, parce qu'il n'est lui-même jour que s'il commence et s'il prend fin. Ce jeu spatial entre le jour conséquence de la nuit-espace se manifeste dans l'itinéraire de Yembi. La nuit n'est pas pour lui un espace de repos, mais assurément un cadre de réflexions et de méditations intenses comme le souligne le narrateur :

> *Et le soir, quand Yembi eut fini de préparer ses cours, il se faisait tard, mais il demeura là pendant longtemps à contempler la lumière rougeâtre de sa lampe autour de laquelle tourbillonnaient langoureusement deux ou trois insectes. Il se demandait pendant combien de temps cette vie de bagne allait durer* (Ilboudo, 1994 : 189).

La nuit est pour Yembi un espace dont l'essentiel n'est pas à perdre, mais à organiser, à s'approprier et à conserver. L'organisation porte sur sa vie. C'est le lieu approprié pour ses réflexions autour de sa nouvelle carrière professionnelle. Il est devenu enseignant des collèges par la force des choses. Son avenir, il ne le voyait pas dans une salle de classe du lycée, mais bien assis à l'université. Après la préparation des cours, la nuit lui offre un environnement adéquat de méditations profondes dans la perspective des projections. Le personnage s'approprie le cadre nocturne qui devient pour lui l'encadrement véritable de ses aspirations sociales et professionnelles. Après le jour vient la nuit du silence et du repos, mais chez Yembi, c'est le début d'une nouvelle journée qui s'annonce. Il est alors possible de comprendre l'influence que l'espace de la nuit peut avoir sur l'être humain qui doit se reposer après une journée précédente de travail. Cependant le narrateur parle d'un individu téméraire, un homme qui est certes fatigué, mais qui lutte contre la force envahissante du sommeil, couché dans sa chambre :

> *Il se sentait maintenant écrasé par la fatigue, mais étrangement il n'avait pas sommeil. Et puis, pour tout compliquer, quelques minutes à peine après qu'il se fût couvert, il commença à sentir son corps devenir moite, car malgré l'heure avancée, il faisait toujours chaud dans la chambre* (Ilboudo, 1994 : 45).

Il y a comme une esthétique de l'indépendance de la volonté dans ce passage : la fatigue n'est pas visiblement tributaire du sommeil chez le personnage qui, bien qu'« écrasé par la fatigue », ne parvient pas à dormir. La relation pourtant étroite entre fatigue et sommeil dans la chambre et dans le lit est brisée ici. La nuit n'est plus un instant de soupir après une journée de travail, mais est devenue assurément un espace où la psychologie de l'individu est en permanence oscillation. C'est aussi le lieu d'un calme permettant de percevoir des ambiances lointaines ; un espace qui crée une géographie dont le paysage impose le rythme des sonorités lointaines :

[10] Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire* (1955).

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

> *Dans la quiétude et l'obscurité, Yembi entendait maintenant battre distinctivement son cœur, et, au-delà des pulsations, il entendait, venues de très loin et à intervalles irréguliers les notes ténues d'une musique lointaine. Sans doute un des orchestres de la capitale qui luttait pour distraire des noctambules s'acharnant à oublier leur lot quotidien* (Ilboudo, 1994 : 46).

La nuit devient le prototype d'un espace d'apprentissage qui paraphrase le jour. Faite pour une sorte de recréation, la nuit est transformée en un environnement d'épanouissement actif autour de la cadence des orchestres de musique et des déhanchements de clients des buvettes. Dans la nuit, le personnage ne se protège pas seulement des angoisses quotidiennes, mais aussi de l'exigence qui l'attire vers l'anxiété de l'immobilisme. La nuit est pour ainsi dire une sorte de refuge géographique dans lequel l'individu trouve un cadre de pensées où règne souverainement une forte neutralité. Et même si cette neutralité peut par moment prendre les allures d'un espace d'enfermement, elle épouse une logique de quête d'espérance et d'intimité réelle de l'individu.

La nuit, dans le sens géocritique, apparaît comme un mythe dans la mesure où elle fait intervenir le facteur « perception », et que le « perceptif » devient par moment aléatoire, du fait de sa non maîtrise en termes de signification. Il y a tout un mythe qui entoure la compréhension et la perception de la nuit. Elle est moment pour certains, mais pour d'autres, elle développe des caractéristiques spatiales telles que le regard, la focalisation, la transgressivité, la sensorialité. En empruntant l'idée de Bertrand Westphal, lui-même s'inspirant abondamment des analyses d'Edward Soja[11], la nuit se développe à partir d'approximations qui mènent à une forme de savoir acceptable sans verser dans l'hyperrelativisme associé aux épistémologies de l'ouverture radicale. Cette trialectique a comme triple moteur la spatialité, l'historicité et la socialité et sa phase ultime consiste en une hybridation accomplie.

2.2 La nuit : espace d'enfermement, de quête d'espérance et d'intimité

La nuit est pour le protagoniste de *Bleu Blanc Rouge* un double enfermement : le noir de la cellule et le repli sur lui-même. Massala-Massala est en effet seul dans son espace d'incarcération et seul face à son ombre qui monte et descend, reflétant les mouvements monotones du protagoniste, comme il le dit lui-même :

> *J'avais appris les vertus du silence. Dans le noir, je retrouvais ces ombres, ces visages, ces images du pays, seuls amours fidèles qui me distillaient la joie de vivre, d'espérer un jour franchir ce mur froid. Je rêvais, au-delà de cette cellule, d'un espace de bonheur sobre et honnête* (Mabanckou, 1998 : 203).

Dans le noir de la nuit, le personnage ne dort pas. En lui, il ne trouve pas véritablement de refuge dans le sommeil. Il est enfermé dans l'anxiété et l'angoisse du jour qui s'annonce, du quotidien qui peut s'imposer à lui à tout moment. Par absence de sommeil, il est clair que le jour continue à surgir dans la nuit et par conséquent ne

[11] Edward Soja, *Thirdspace. Journeys to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Malden, MA, Oxford, Blackwell, 1996.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

libère pas le personnage de son enfermement. Pour rêver, il faut dormir. Sans sommeil pas de rêve. S'il n'y a pas de rêve, la nuit perd de son essence. Massala-Massala est enfermé dans un rêve qui ne l'est pas réellement. Ce qu'il désigne par « je rêvais » est en réalité son attachement au besoin de liberté, liberté chère à tout homme. Enfermé dans une nuit interminable, le protagoniste s'invente une illusion d'espace de liberté, de lumière intérieure :

> *J'étais resté enfermé dans cette nuit interminable. Je ne savais plus ce que signifiait le jour, la liberté. Je ne pouvais qu'inventer la lumière avec les étincelles des souvenirs. Je m'accrochais au fil tenu de l'espérance. Un jour, la lumière jaillirait, illuminerait l'horizon. Pour l'heure, c'était le règne de la nuit* (Mabanckou, 1998 : 201).

Pour Massala-Massala, la nuit est une forme de cellule. Celle-ci l'enferme dans le noir, lui enlève le plaisir humain de connaître la lumière du jour. Le protagoniste est donc obligé d'inventer sa propre lumière à partir des étincelles de souvenirs lointains. Étant enfermé dans cette nuit qui paraît interminable, il n'a plus la notion du jour, la notion de la liberté, il est comme troublé psychologiquement.

La nuit est également espace d'intimité. C'est le cadre et la forme d'une réalité personnelle qui ne se partage pas avec le reste du monde. Dans cet espace de l'intimité, tout est révélé à soi-même, c'est là où se lit l'affirmation de l'autorité sur son corps. C'est ce qui ressort de cet extrait du *Retour de Yembi* que livre le narrateur :

> *Une vague odeur d'insecticide flottait effectivement dans la chambre quand Yembi y pénétra. Il éternua. Il était allergique aux aérosols. Malgré tout, après quelques instants d'hésitation, il décida de refermer la porte sur lui. Ensuite il ouvrit la plus grande de ses valises, sortit ses deux couvertures et fit son lit. Puis il se déshabilla, éteignit la lumière, se mit au lit et se couvrit de la tête aux pieds pour éviter de respirer l'odeur persistante de l'insecticide, ferma les yeux et attendit le sommeil* (Ilboudo, 1994 : 45).

La description de la chambre faite par le narrateur épouse les contours de la nuit dans un espace d'intimité réelle. Yembi est seul face à un destin qui lui impose calme et silence, concentration et enfermement. Le grand espace qu'est la nuit envoûte l'individu et le conduit vers un repos physique et psychologique. Bien qu'étant allergique aux aérosols, Yembi finit par se convaincre de la nécessité de respecter les lois de la nuit : entrer dans la chambre, se déshabiller, éteindre la lumière, se mettre au lit, se couvrir et attendre le sommeil. Il s'agit là d'un processus d'intégration spatiale du personnage dans la nuit. Nuit ici comme espace, lieu, environnement, monde et cadre d'enfermement. Aussi le même processus s'observe-t-il après la visite rendue à Yembi par Dénis, dans sa nouvelle maison d'habitation :

> *Yembi resta donc là, devant son portail de fortune, sa lampe-tempête neuve à la main, et regarda son ami s'éloigner et se confondre à la nuit. Ensuite*

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

> *il rentra chez lui, referma la porte à double tour, traversa le salon nu, s'assit sur le lit et se mit à se déchausser* (Ilboudo, 1994 : 70-71).

La nuit est source de réflexions nouvelles. Elle va au-delà de l'expression intime et de l'enferment pour symboliser la renaissance de l'individu. Toute une géographie du noir fait appel au respect des règles de ce qui est passé de nuit-moment/nuit-temps à nuit-architecture/nuit-domaine d'évolution. La nuit-architecture qui est mise en exergue dans le parcours narratif de Yembi est celle de toute la structure qui accompagne le personnage dans ses actions. La nuit exprime son attachement et son antagonisme face au jour. En journée, les actions pensées, programmées et mises en pratique sont élaborées. La nuit n'est là que pour apporter une nouvelle énergie. Pour ce qui est de Yembi, la nuit est un cadre idéal pour la préparation des cours ; elle s'impose comme une scène de lutte contre le sommeil, farouche « agent » de la nuit :

> *Après le dîner, Yembi retourna chez lui avec le vélomoteur Camico de Chantal. Et pendant une bonne partie de la nuit, il prépara des cours, se battant désespérément contre le sommeil, contre le découragement et contre les moustiques* (Ilboudo, 1994 : 187).

La nuit dans ce passage revêt une signification précise pour le personnage. Elle est un espace de lutte contre la paresse et le découragement. Yembi se représente dans la nuit comme un chercheur de succès. Le sommeil étant donc pour lui l'élément perturbateur dans sa quête, il le combat avec courage et espoir. La nuit n'est plus un moment de répit, mais un monde dont l'architecture spatiale permet une renaissance de l'individu.

3 Une architecture spatiale parallèle de vie et de renaissance

L'architecture spatiale, telle qu'elle se déploie, s'affiche comme un parallèle de vie et de renaissance. Elle isole des cheminements et des parcours.

3.1 Un espace de vie

La notion d'espace de vie traduit l'effort d'appréhension des cheminements et des parcours, des déplacements et des mouvements. Elle englobe toutes les pratiques spatiales des individus et des groupes qui sont leurs points forts, c'est-à-dire leurs lieux idéologiques, à l'instar de la prison, de la chambre, voire la nuit. Le recours aux représentations spatiales modifie fondamentalement non pas seulement le regard du géographe mais aussi de tout être humain. Et par représentation, il faut entendre toute création sociale et/ou individuelle de schémas pertinents du réel. De ce fait :

> *Construire un discours géographique s'appuyant sur les représentations spatiales, c'est définitivement renoncer aux données spatiales, à un soi-disant réel spatial ; c'est admettre que l'espace n'existe que par le sens qu'il acquiert pour un groupe social considéré, dans un contexte particulier.*

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

> *Avoir recours aux représentations c'est se livrer sans cesse à une quête du sens de l'espace*[12].

La nuit est un « espace de vie ». Cela peut prêter à équivoque pour des spécialistes de la narratologie, mais l'itinéraire de Massala-Massala, dans la ville de Paris, en est une illustration. Le personnage insiste sur les effets de la nuit-espace sur sa personne. Dans le noir, il arrive à voir des visages, des images du pays, des habitations, des ombres. Le noir est une sorte de miroir à travers lequel Massala-Massala arrive à distinguer toutes les images qui y défilent. Pour le personnage, la cellule est un espace aux caractéristiques nocturnes. Le personnage compare la prison en question à un désert où le désespoir se fait ressentir :

> *La prison fut une traversée du désert, celle qui me mit en face de mes responsabilités. Celle qui me montra que le destin était une ligne brisée, un terrain émaillé de bancs de sable qui empêchent la marche. La France était celle là. Celle de la nuit. La nuit des pensées. La nuit des vagabondages. La nuit des murs* (Mabanckou, 1998 : 215).

La nuit dans la cellule se manifeste doublement. Elle est à la fois physique et psychologique. Ceci laisse entrevoir la difficile intériorisation de l'environnement direct qui entoure l'individu au moment d'affronter une nouvelle réalité. Cette dernière est manifeste dans l'espace nocturne que traverse Yembi, pour se rendre chez son ami Denis :

> *Le long du chemin, il y avait des groupes de gens assis autour de longues tables basses qui proposaient ici du café, là de la viande en brochettes. La lumière vacillante des lampes-tempêtes éclairait les visages rieurs d'une clientèle bruyante et agitée. La plupart de ceux qui prennent le café dans ces conditions le font sans doute parce qu'ils n'ont pas assez d'argent pour s'offrir des brochettes, et ceux qui se contentent de brochettes le font sans doute parce qu'ils n'ont pas assez d'argent pour se payer une consommation de whisky* (Ilboudo, 1994 : 26).

Le trajet nocturne permet à Yembi d'observer le niveau de précarité et la misère de son pays natal. Ce regard est celui qui se voit à travers le tableau imagé que son retour au pays lui donne de saisir. Dans la nuit, le personnage se rend compte que son pays, le Burkina Faso, n'a pas un développement avancé. Peuvent en témoigner, les routes poussiéreuses, les marchés archaïques, le manque de moyens matériels, entre autres problèmes rencontrés par des populations.

Par la suite, la maison qu'il visite est un espace qui démontre une absence accrue d'épanouissement économique et matériel. Le décor qu'il observe est le résultat de l'état de pauvreté qui envahit considérablement une bonne partie de la population

[12] Hervé Gumuchian, « Les représentations en géographie : définitions, méthodes et outils », in Yves André, *Représenter l'espace. L'imaginaire spatial à l'école*, Paris, Anthropos, 1988, p. 29.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

de son pays natal. Lorsqu'il finit par intégrer cet espace, l'ensemble des éléments qui constituent son environnement d'habitation démontre cet état de chose :

> *La lampe projetait sur le mur derrière lui une silhouette démesurée et guignolesque. Il faisait une chaleur d'étuve et des essaims de moustiques voletaient en rase-mottes. Comme la maison était restée fermée pendant longtemps, les moustiques l'avaient colonisée. Ils attendaient en chantant que l'intrus se couche pour entamer la curée. Mais Yembi n'en avait Cure. Il était décidé à affronter tous les obstacles pour préserver le semblant d'indépendance qu'il venait de prendre. En effet, il savait que son autonomie était illusoire, une vue de l'esprit. Car sans chercher loin, le lit sur lequel il était assis ne lui appartenait pas, et il allait devoir continuer à prendre ses repas chez Denis. Mais au moins, il sauvait les apparences. Pour la société, c'était l'essentiel* (Ilboudo, 1994 : 171).

L'extrait susmentionné permet de souligner la symbolique d'une telle description spatiale. Les différents objets ou éléments qui font l'ensemble constitué de l'espace vécu par Yembi offre un décor et un arrière-plan qui expliquent les attentes non réalisées du protagoniste.

3.2 Un espace de métamorphose humaine

Parler de la nuit comme espace de renaissance signifie que la nuit est un lieu qui maintient captif l'individu, mais que dans cet enfermement, le personnage est transformé. Le constat que fait Massala-Massala placé au-dessus d'un récipient d'eau le prouve :

> *Vivre dans l'ombre change l'homme. Je le sus en me contemplant un jour dans une cuvette remplie d'eau au milieu de la cour de la maison d'arrêt. Je me mirais de la sorte. Mes traits fluctuaient sur le liquide, se métamorphosaient dans le récipient. Je découvrais un homme étrange, un homme qui me rebutait. Le visage osseux, la barbe hirsute, les cheveux coupés court par un codétenu* (Mabanckou, 1998 : 202).

La nuit devient créatrice d'étrangeté chez le protagoniste. Elle cause le changement physique de l'être humain. Elle le rend vieux, faible, amaigri, le métamorphose. Massala-Massala, à cause de cette nuit, devient méconnaissable. Il est dans une situation de châtiment. La réclusion dans un lieu humide, éloigné et ténébreux, avec en prime une réputation de renégat compromet sérieusement toute perspective de clémence à son égard.On est dans le paradigme de l'imagologie.

> *Mais l'espace imagologique dispose d'une nature qui lui est propre. Il ne relève pas directement de l'auto-image, dans la mesure où, par définition, il est perçu à travers les yeux d'un tiers. L'espace est mis en perspective, saisi dans une "hétéro-image" : il devient le support d'une altérité qui pourra diminuer sans vraiment être surmontable* (Westphal, 2007 : 184).

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

Ainsi, la nuit devient une image. Or si tant est que l'on ne peut voir le temps mais assurément la noirceur de la nuit, la nuit arbore dès lors les caractéristiques d'un lieu observable.

De par la géocritique, la nuit transgresse la perception temporelle d'après la tradition des perceptions sensorielles pour devenir lieu. Elle se voit transformée en permanence dans le regard de celui qui, au quotidien, l'habite et est habité par elle. Il en résulte une conception mobile de la nuit-lieu, car ce qui est intéressant c'est cet « espace commun, né au et du contact de différents points de vue » (Westphal, 2007 : 188). En effet, l'intérêt géocritique ici c'est la perception véhiculée par l'ensemble des sens qui reçoivent l'information et l'élaborent mentalement. En contribuant à l'orientation de l'individu dans l'espace, les sens acquièrent une valeur géographique. L'intervention de la polysensorialité dans le sens géocritique, et telle que la conçoit Bertrand Westphal, exerce un impact important sur le sujet dans son procès de présentation du contexte dans lequel il se meut.

Dans *Le Retour de Yembi*, le narrateur décrit une scène de discussion entre Yembi et son ami. La nuit est pour le protagoniste le lieu de donner plus de détails concernant ses démarches administratives :

> *Le soir, Denis et Yembi étaient attablés devant le sempiternel riz à sauce d'Issaka quand soudain Denis dit : – Tiens, j'ai oublié de te demander, ça promet à l'Université ? – Ah oui, moi aussi j'ai totalement oublié de t'en parler, dit Yembi. Ce trou de mémoire est sans doute lié au fait que je préfère oublier ce qu'on m'y a dit. Voilà, je suis donc allé à l'Université, j'ai rencontré le secrétaire du Conseil Universitaire, un individu de peu de doigté qui m'a dit brutalement ceci : un, il n'y a pas un seul poste vacant à l'Université, deux, même s'il y avait un poste vacant il serait réservé à un candidat titulaire d'une agrégation ou d'un doctorat d'État. C'était on ne peut plus clair. Mais moi, sottement j'ai insisté pour lui laisser mon dossier. Il a accepté, cela ne lui coûtait rien ; mais je sais qu'il n'a pas hésité à le jeter à la poubelle dès que j'ai tourné le dos* (Ilboudo, 1994 : 156-157).

Le narrateur, dans sa présentation, permet de voir que Yembi est désemparé à cause de la réalité d'échec qu'il connaît au pays. Il est dans une situation de mal être. Le problème de la sélection stricte des candidats à l'Université vient s'ajouter à la difficulté d'être recruté en qualité de chercheur à la Fonction Publique. Sans l'hospitalité de Denis et le partage de son confort matériel, Yembi ne peut s'en sortir. Aussi, Yembi parle-t-il de la difficulté à trouver le sommeil. Or, la nuit est pour lui le meilleur espace et le meilleur environnement pour sa recréation à la fois sur le plan physique et sur le plan psychologique. Quand il dit à son ami « - J'ai peu et mal dormi la nuit dernière, et demain matin je dois sortir très tôt. Il faut donc que j'aille au lit sans retard, demain je te ferai un compte-rendu détaillé de mon séjour à Laye » (Ilboudo, 1994 : 169). C'est parce qu'il a besoin d'un lieu sain pour se reposer et repartir de plus belle dans ses entreprises quotidiennes.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222

4 Conclusion

En conclusion, l'analyse de la nuit comme un lieu d'imaginaire spatial et non plus comme moment démontre la considération cachée ou voilée, voire moins exploitée de la géographie nocturne. La nuit-temps est celle du repos et de la récréation, alors que la nuit-espace renvoie à cette réalité de la géographie sociale et environnementale qui encadre l'individu et modifie par conséquent ses aspirations, ses rêves et ses ambitions du fait de son influence. Le mystère autour de la nuit est ce qui fait d'elle un espace parallèle de vie, de réflexions et de projections multiples. L'homme est dès lors coincé entre sommeil et nouveau réveil, faisant de la nuit un espace d'expression et de manifestation de ses envies. La lecture effectuée dans le cadre de l'élaboration du présent article se veut une analyse symbolique de la nuit dans la littérature, précisément dans deux romans de deux auteurs africains : *Bleu Blanc Rouge* d'Alain Mabanckou et *Le Retour de Yembi* de Pierre-Claver Ilboudo, avec pour cadre d'étude la cellule et la chambre, passant par des lieux de regroupements populaires et des quartiers résidentiels. La nuit-espace a permis de lire une nouvelle considération géographique autour de l'environnement immédiat de l'homme. Cette nouvelle géographie sert en outre de source d'inspiration et de cadre d'évolution. Dans une perspective géocritique, la nuit s'écarte de son caractère temporel pour épouser une signification spatiale et architecturale. Et c'est bien là la grande idée force. Le temps vainqueur dicte une fois de plus sa loi sur l'espace vaincu, qui subit sans résistance aucune les aléas de ses capricieuses évolutions.

Références bibliographiques

André, Yves *et al.* (1989), *Représenter l'espace. L'imaginaire spatial à l'école*, Paris, Anthropos.

Blancot, Maurice (1955), *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard.

Eliade, Mircea (1959), *Traité d'histoire des religions*, Lausanne, Payot.

Everaert-Desmedt, Nicole (1988), *Sémiotique du récit*, Bruxelles, De Boeck.

Ilboudo, Pierre-Claver (1994), *Le Retour de Yembi*, Yaoundé, CLE.

Mabanckou, Alain (1998), *Bleu Blanc Rouge*, Paris, Présence Africaine.

Wesphal, Bertrand (2007), *La Géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Minuit.

Published in : Sous la direction de / Edited by Raymond Mbassi Atéba et Gérard-Marie Messina (dir.), *Sous le signe du signe ou l'art d'être sémioticien. Mélanges offerts au Professeur Barnabé Mbala Ze*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004222, doi : 10.17184/eac.9782813004222